

MICHEL LEBRUN

LES OGRES

FRENCH PULP ÉDITIONS

POLICIER



© French Pulp éditions, 2016
49 rue du moulin de la pointe
75013 Paris
Tél. : 09 86 09 73 80
Contact : contact@frenchpulpéditions.fr
www.frenchpulpéditions.fr
ISBN : 9791025100493
Dépôt légal : janvier 2014
Couverture : © Louise Gatepaille

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique interdit toute copie ou reproduction destinée à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

BLANQUETTE DE VEAU A MA FAÇON

Préparation : 20 minutes. Cuisson : 2 heures et demie.

Pour six personnes : 1 kg de veau, 2 verres de vin blanc, 60 grammes de carottes, 100 grammes d'oignons blancs, 50 grammes de beurre, 1 cuillère à soupe de farine, 1 œuf, sel, poivre, bouquet garni, 250 grammes de champignons, jus d'un citron, 150 grammes de lard salé.

IMPORTANT : faire dégorger la viande 30 minutes à l'eau froide avant cuisson...

La main brune aux ongles courts se promène sur le corps nu de Françoise, très lentement. La jeune fille, les yeux clos, le souffle irrégulier, sent sa chair se hérissier délicieusement sous la caresse. Elle tente de deviner l'orientation que va prendre la main de son amant, mais se trompe toujours. Alors, elle s'abandonne totalement au plaisir qui monte en elle. Elle détend ses membres. L'homme, avec douceur, lui embrasse les seins. Elle gémit :

— Viens. Maintenant.

Impatiente, elle le guide en elle. Ne se contrôlant plus, elle geint de plus en plus fort à mesure que les mouvements s'accélèrent. Son petit visage ingrat se crispe en un rictus. L'homme essaie de lui prendre la bouche, mais d'une brusque torsion du cou, elle la lui refuse. Elle veut garder les baisers pour plus tard. Pour après.

Des coups violents retentissent soudain, frappés contre la cloison. Une voix furieuse, chargée de graillons, braille :

— C'est fini, oui ? Je me lève à 6 heures, moi ! Parce que je travaille, moi !

Le charme se brise tout net. Les amants se séparent, encore haletants du plaisir interrompu. L'homme grince, le poing tendu vers la cloison :

— Je vais lui casser la gueule, à ce salaud !

— Tais-toi, je t'en prie ! Il reprend, un ton plus bas :

— Ce n'est vraiment plus possible, il faut absolument que tu trouves une chambre à toi, où on sera tranquilles.

Il s'est laissé tomber à côté d'elle. Il allume une cigarette, en tire une bouffée, la lui tend. Elle aspire la fumée âcre, la rejette vers le plafond écaillé par l'humidité.

Elle ne lui dit pas qu'elle part demain ; elle a trouvé du travail en province. Si elle le lui disait il se mettrait en colère, refuserait qu'elle le quitte. Et elle en a assez de Paris, de cette chambre d'hôtel sinistre, de son travail de plongeuse. Elle veut voir autre chose, tenter n'importe quoi.

L'œil dans le vague, elle perçoit distraitement l'affiche clouée au mur, qui représente la baie de Rio, seule tache de couleur dans la chambre grise.

L'homme regarde sa montre. Il porte un bracelet clinquant, en métal doré. Il grommelle :

— 1 heure, merde ! Faut que je file. Repris par sa fureur, il crie au voisin muet :

— Parce que moi aussi, je travaille ! Moi aussi je me lève à 6 heures !

Effrayée, Françoise lui pose une main sur la bouche, l'embrasse plus pour le faire taire que par désir. Il se dégage, bondit en souplesse sur ses pieds, enfile ses vêtements. Un dernier baiser hâtif.

— On se voit demain, comme d'habitude ?

— Oui.

Comme d'habitude, cela signifie à 11 heures du soir, après le service du restaurant. D'habitude, ils marchent ensemble jusqu'à l'immeuble où habite Françoise. Ils passent silencieusement devant la loge de la concierge, empruntent l'escalier de service et grimpent au septième étage, pour s'enfermer dans cette chambre de bonne.

Mais demain, il attendra en vain devant la porte du restaurant. Françoise aura quitté sa vie, sans rien dire. Elle aime bien Ahmed, mais elle a un peu honte de lui. Une occasion s'est présentée de changer de vie, elle l'a saisie, c'est tout.

Avec l'argent trouvé dans l'enveloppe, elle a payé sa chambre pour une semaine encore, au cas où elle ne s'entendrait pas avec ses nouveaux employeurs.

Elle est passée se faire régler au restaurant. Dans la cuisine qui pue la graisse froide, elle a récupéré ses blouses de travail. Au passage, Gaston, le chef, lui a pour la dernière fois tripoté les hanches, sans y mettre de vice : à son âge ; il ne pense plus qu'à boire, le dernier plaisir qui lui reste.

La voilà dans le train de 17 heures, direction de Caen, mais elle doit descendre à Evreux pour se conformer aux instructions de la lettre. Au-dessus d'elle, la petite valise qui contient tout ce qu'elle possède. Elle a acheté un magazine pour lire en voyage. Un roman-photo qui raconte une belle histoire d'amour. Françoise sait bien qu'à la dernière page, la pauvre orpheline épousera le brillant industriel, parce qu'on aura découvert entre-temps qu'elle est de noble extraction.

En face d'elle, un gros homme serre ses genoux l'un contre l'autre, vaguement mal à l'aise.

La semaine dernière, alors qu'elle attendait la réponse à son offre de service, elle est allée consulter une voyante, Mme Zora, qui pour cinquante francs lui a prédit que tout allait s'arranger pour le mieux. À peine trois jours plus tard,

la lettre arrivait. On la prenait pour un mois à l'essai, et la signataire avait glissé un gros billet dans l'enveloppe, en acompte.

Tout ira bien. Dans cette propriété à la campagne, au bon air, logée, nourrie, Françoise mettra de l'argent de côté. La paie est bonne, elle est sûre de donner satisfaction.

Elle tire de son sac la lettre, pour la relire.

Mademoiselle,

J'ai le plaisir de vous informer que j'ai pris en considération votre candidature. Le service n'est ni difficile ni fatigant ; j'ai un homme qui se charge des gros travaux. Seul inconvénient, l'isolement. Mais je puis vous garantir que vous trouverez chez moi une vie familiale, une nourriture abondante et un logement confortable.

Je vous attends lundi soir. Vous prendrez gare Saint-Lazare le train de 17 heures pour Caen. Vous descendrez à Evreux à 18 h 15. Devant la gare, il y a l'arrêt du car pour Elbeuf, qui part à 18 h 30. Vous demanderez au conducteur de vous arrêter au lieu dit Quittebeuf. Là, je vous attendrai avec ma voiture pour vous conduire au Domaine.

Ci-joint une avance de cent francs pour votre voyage, qui sera déduite de vos gages en fin de mois.

Espérant que nous n'aurons qu'à nous louer l'une de l'autre, je vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Signé : (illisible).

Françoise replie la lettre, déjà lue si souvent qu'elle la connaît par cœur. Elle contient diverses formules magiques « Vie familiale » « Logement confortable » « Domaine »...

Sans doute s'agit-il d'un château. Un vaste domaine provincial... avec des tas de domestiques. Ces gens ne vont-ils pas la traiter avec mépris ? Elle est si terne, si pauvre, si humble...

Tout à coup, elle a peur, elle voudrait que le train s'arrête, afin qu'elle descende... Ou plutôt qu'il y ait un accident, un télescopage.

— Cigarette ?

C'est le vieux d'en face qui, avec un sourire engageant, lui tend un paquet d'américaines. Françoise, rescapée de son déraillement, le regarde avec hébétude, puis refuse sèchement avant de replonger dans son roman-photo.

Qu'est-ce qu'il se croit, celui-là ? Ne sait-il donc pas qu'il a affaire à une châtelaine ?

La nuit tombe quand l'autocar abandonne Françoise et sa valise à Quittebeuf. Un bonhomme attend à l'arrêt du car, mais ce n'est pas pour Françoise.

Il accueille une grosse femme encombrée de paquets mal ficelés, lui plaque de bons baisers sur les deux joues, la débarrasse, la fait monter dans une antique traction noire qui s'éloigne. Cependant, le car a repris sa route.

Craintivement, Françoise regarde autour d'elle. Le hameau, entre chien et loup, lui paraît sinistre. Seule source lumineuse, la vitrine d'un café-tabac-épicerie, d'où proviennent des rires épais.

Un chien pelé, en vagabondage, vient humer les jambes de la voyageuse, qui, instinctivement, serre sa valise contre elle et s'approche de la vitrine éclairée.

Se serait-elle trompée de jour, d'heure, d'endroit ? Va-t-elle rester ici longtemps, attendant qu'on vienne la chercher comme convenu ? Elle ressort la lettre, la déplie dans la lumière, la relit hâtivement. Le rendez-vous est exact. C'est ici, aujourd'hui qu'on doit venir la prendre.

Sans doute la patronne a-t-elle subi un retard imprévu. Françoise va rester ici, sagement. Il commente à faire frais. Elle relève le col de son manteau.

Puis une nouvelle inquiétude la saisit : si cette lettre était une farce ?... Impossible, il y avait un billet de cent francs dedans. On n'envoie pas une telle somme pour le plaisir de faire une blague.

Françoise prend la décision d'attendre une demi-heure. Puis elle entrera dans le café, et téléphonera à sa future employeuse pour lui demander des instructions.

Reprenant la lettre, elle s'aperçoit alors que la signature en est indéchiffrable, et qu'aucune adresse n'y figure, pas plus qu'un numéro de téléphone.

Cette fois, la panique monte en elle. Le gros chien de tout à l'heure revient, une saleté dans la gueule. Comme Françoise fait un pas dans sa direction, il s'écarte en grondant.

Derrière la jeune fille, la porte du débit s'ouvre soudain. Un homme sort, chancelant un peu. Sans prêter attention à Françoise, il déboutonne son pantalon et urine contre le mur avec un soupir d'aise.

Françoise emmène sa valise un peu plus loin. Si rien ne se passe d'ici une heure, elle entrera dans le café, racontera son histoire. Peut-être les gens du village connaissent-ils la châtelaine qui a mis une annonce pour trouver une aide familiale ?

Soulagé, le consommateur réintègre le café. L'ouverture rapide de la porte libère une odeur d'anis jusqu'à Françoise.

C'est alors qu'une voiture débouche d'une ruelle transversale, à vingt mètres de là. Elle stoppe non loin de Françoise, et lance des appels de phares. Françoise soupire de soulagement et court vers le véhicule.

Une portière s'ouvre. Une voix lance :

— J'ai été retardée, montez vite. Mettez votre valise derrière.

C'est un break. Maladroitement, Françoise ouvre le hayon arrière, y dépose son bagage. Puis elle s'assoit à côté de la conductrice, une femme au visage mince, aux cheveux coupés court, dans 'la quarantaine, qui lui sourit, exhibant des dents très blanches.

— Vous êtes Françoise ? Je suis Mme Boistel. Virginie Boistel, plus connue sous le nom de Tante Virginie. Vous avez peut-être entendu parler de moi ?

— Je ne crois pas.

— Les recettes de Tante Virginie, c'est pourtant connu... Vous ne vous intéressez pas à la cuisine, probablement ?

— Si, mais...

— Aucune importance. Je ne vous ai pas engagée comme cuisinière mais comme bonne à tout faire. Vous savez repasser ?

— Oui, madame.

— Parfait. Pour le reste, aucune difficulté.

Le break roule rapidement sur des routes obscures, dont la lumière des phares ne révèle qu'une étroite portion. On franchit un ponceau, sur un ruisseau à sec. On passe devant un calvaire squelettique. Françoise domine sa timidité pour répondre aux questions de sa patronne.

— Le voyage s'est bien passé ?

— Très bien, je vous remercie.

— Que faisiez-vous exactement dans le restaurant où vous étiez ? Serveuse ?

— Non, j'étais à la plonge.

— Et ça ne vous plaisait pas, naturellement. Vous étiez nourrie ?

— Oui.

Mme Boistel – Tante Virginie – regarde la mince silhouette de Françoise et éclate de rire :

— Dites donc, la nourriture ne devait pas être fameuse, parce que vous me semblez maigrelette.

— Oh, mais je suis forte ! proteste Françoise, qui a décelé dans la remarque une inquiétude.

Tante Virginie rit encore. Son rire est franc, net, rassurant. Elle répand une bonne odeur d'eau de toilette. Elle pilote avec dextérité. C'est une vraie dame. Françoise se sent en confiance auprès d'elle.

— Vous êtes mignonne, vous avez dû laisser un amoureux à Paris, un fiancé peut-être ?

— Je n'ai laissé personne. J'ai toujours été assez sauvage. Je n'ai pas d'amis.

— Et votre famille ? Elle sait que vous venez travailler en Normandie ?

— Non. Je n'ai encore écrit à personne.

— Il faudra le faire, vous devez donner de vos nouvelles.

— Oui, j'écirai.

— Je suis certaine que nous allons nous entendre. Vous verrez, le travail n'a rien de sorcier. Nous sommes trois dans la maison : moi-même, un vieux cousin qui me sert d'intendant – c'est lui qui effectue toutes les grosses corvées – et mon bébé...

— Vous avez un bébé ? Quel âge a-t-il ?

— Huit mois. Vous ne le verrez pas ce soir, il est un peu malade, et je le couve, c'est tellement fragile à cet âge... Vous aimez les enfants ?

— Beaucoup. C'est moi qui ai élevé mes deux petites sœurs...

— C'est parfait.

Le trajet commence à sembler long à Françoise. Reconnaisant le calvaire de tout à l'heure, elle a l'impression que la voiture tourne en rond, mais n'ose rien en dire. La dame connaît le chemin mieux qu'elle, et tous les calvaires se ressemblent.

— Vous avez demandé qu'on fasse suivre votre courrier ?

— Non, j'en reçois si peu... Et puis, vous ne m'aviez pas donné votre adresse !

— C'est bien de moi, ça ! Il me semble que tout le monde sait où j'habite ! De nouveau, le rire. Puis la voiture ralentit.

— Nous y sommes.

Un long mur de brique rouge, puis, entre deux hauts piliers, un imposant portail de bois plein. Mme Boistel donne deux coups de klaxon impératifs.

— Ne bougez pas, restez dans la voiture, à cause des chiens qui ne vous connaissent pas encore. Vous avez peur des chiens ?

— Un peu.

— Les miens sont méchants, mais ils ne vous attaqueront pas dès qu'ils se seront habitués à vous. Ne craignez rien.

Le portail s'ouvre lentement, d'abord un battant puis l'autre, découvrant l'amorce d'une allée gravillonnée, que bordent de grands arbres. Dans la lumière électrique, les feuillages bas reluisent comme des éléments de décor.

Un petit homme en culotte de cheval et leggings, son torse étroit moulé dans un maillot sans manches, achève de pousser un battant. Trois chiens énormes, des bergers allemands, apparaissent et se plantent sur leurs pattes bien raides, immobiles, museau tendu, oreilles dressées.

Le break avance, pénètre dans le parc. Par la portière, la conductrice crie :

— Gardez les bêtes, Pierre-Armand, pendant que je fais entrer la petite.

— Vu !

La voiture emprunte l'allée. Le gravier crisse sous les pneus. Au bout d'une cinquantaine de mètres d'ellipse, la maison apparaît, haute façade blanche et rouge, avec les rectangles lumineux des fenêtres. Il n'y a de lumière qu'au rez-de-chaussée, mais Françoise, souffle coupé, reconnaît le château de ses rêves. Trois étages couverts d'ardoise, huit fenêtres par étage. À vrai dire, ce n'est même pas un manoir, tout au plus une maison de maître, mais c'est tout de même fort imposant quand on sort d'une chambre de bonne dans le dix-huitième.

— Bienvenue au Domaine ! lance Tante Virginie, mettant pied à terre.

Françoise récupère sa valise et la suit, grimpant pour ce faire les six marches du perron.

Dans le large vestibule illuminé se trouve l'amorce d'un escalier.

— Aux étages, il n'y a que les chambres et mon bureau. Par ici, la cuisine et l'office, posez votre valise, je vous montre.

Françoise découvre la vaste cuisine, l'office immense et la souillarde où un tonneau de vin est en perce sur des X de bois.

— De l'autre côté, les pièces d'habitation, salle à manger et salon-bibliothèque, qui nous sert de living. C'est tout. Mais suivez-moi, je vous montre vos appartements.

Au premier, un long couloir sur lequel s'ouvrent quatre portes.

— Dans le fond, ma chambre et ma salle de bains. Au milieu, la chambre de Pierre-Armand, et ici, tout de suite en haut de l'escalier, la vôtre. J'espère que vous vous y plairez.

Virginie pousse la porte, allume le plafonnier, et Françoise découvre avec plaisir la pièce qui sera la sienne. Un vaste quadrilatère meublé d'un grand lit, d'une armoire ventrue et d'une commode qui fait office de table de nuit.

Au tiers de sa longueur, une cloison mobile coupe la pièce. Mme Boistel la fait coulisser sur ses rails.

— Et voilà votre salle d'eau personnelle. Ça vous plaît ?

Si ça lui plaît ! Il y a un lavabo et une mini-baignoire roses. Sur une barre de plastique pendent deux immenses serviettes de toilette épaisses et pelucheuses.

— Installez-vous tranquillement, je vous laisse. Vous avez tout le temps de prendre un bain, vous devez avoir besoin de vous détendre. Quand vous serez prête, descendez pour dîner.

La porte se referme, un pas énergique s'éloigne, décroît dans l'escalier. Retenant son souffle, Françoise écoute. En bas, une porte se ferme, il y a des bruits de voix indistincts. Le silence revient, total, presque inquiétant.

Françoise se décrispe, marche vers l'une des deux hautes fenêtres, en tire les rideaux, l'ouvre, se penche sur la barre d'appui et hume avec délice l'air frais du dehors.

Un vent léger fait frissonner les frondaisons. Un oiseau de nuit prend lourdement son vol. Les chiens courent sur le gravier. Françoise est heureuse.

Elle referme la fenêtre, ôte son manteau qu'elle suspend dans l'immense armoire. Puis elle ouvre sa valise, défroisse ses trois robes, les accroche sur des cintres. Ranger tout le reste ? Plus tard. Pour le moment, elle va prendre un bain, dans sa baignoire à elle toute seule.

Tandis que l'eau coule, et que les sels de bain s'y dissolvent en volutes bleues, la jeune fille se déshabille. Une fois nue, elle se plante devant le miroir qui orne l'une des cloisons du coin-toilette, et s'y examine, se trouvant belle.

Elle pivote sur elle-même, et éclate de rire en songeant à son amant. Ahmed en ferait une maladie, de la savoir dans un tel luxe !

Par un orifice minuscule pratiqué dans le refend mitoyen, Pierre-Armand observe attentivement la gamine qui, ne se sachant pas épiée, prend des poses dans le plus simple appareil.

Enfin, elle se plonge dans la baignoire.

Pierre-Armand, avec un soupir, replace devant l'œilleton le petit cadre qui le dissimule d'ordinaire. Il quitte sa chambre silencieusement et descend rejoindre Virginie dans la salle de séjour. Virginie, sirotant un whisky-sour, les jambes posées sur un pouf, regarde distraitement la télévision, qui diffuse du Guy Lux.

Pierre-Armand, avant de s'asseoir auprès d'elle, saisit un verre tout préparé, y ajoute deux glaçons extraits d'un seau isotherme. Il allume une cigarette, boit une gorgée et dit :

— Elle n'est pas bien belle. On dirait un chat écorché, pas de fesses, pas de seins... Tu n'as pas tiré le bon numéro.

— Bah ! Pour ce que nous allons en faire, elle sera toujours assez séduisante !

Puis ils se taisent et écoutent avec ravissement Enrico Macias dans son répertoire.

Ils sont restés très simples.